

La « Grande Muraille verte » » S

Cette bande de terre aride au sud du Sahara est au bord de la catastrophe en raison du changement climatique. L'Afrique poursuit un objectif gigantesque : créer un ruban végétal du Sénégal jusqu'en Érythrée.



Tribune de Genève

REPORTAGE

BARBARA ACHERMANN

On dit souvent du chien et de son maître qu'ils se ressemblent. On peut en dire autant d'Haïdar El Ali et de son arbre. Tous deux sont massifs, les meilleures années sont derrière eux, la vie les a rendus courbés, nouveaux et durs. Mais seulement à l'extérieur. Haïdar El Ali touche l'arbre du bout des doigts : « Mon arbre », l'appelle-t-il. La tête basse, il est là, l'ancien ministre de l'Environnement du Sénégal, vêtu d'une chemise achetée au marché des vêtements de seconde main. Il parle à l'arbre pendant quelques minutes. Puis il verse du vin rouge sur les racines, fait quelques pas autour de l'imposant tronc, marmonne, arrose, murmure. « Bon, c'est ça », dit-il lorsque le carton de vin est vide et que le ciel s'est assombri. Alors que son chauffeur roule au pas dans la forêt sombre, Haïdar El Ali me raconte qu'il a parlé à l'arbre de son fils, le premier-né : il s'est noyé dans la mer à l'adolescence. « Seul mon arbre peut me consoler », dit Haïdar El Ali en crachant dans un mouchoir.

Greta Thunberg dans un corps de 71 ans

Haïdar El Ali et les arbres, c'est un vieil amour, un grand amour. Il a planté des millions d'arbres au Sénégal. Il est le défenseur de l'environnement le plus connu d'Afrique de l'Ouest. Et il fait partie d'un projet gigantesque visant à sauver le Sahel. Cette bande de terre aride au sud du Sahara, qui s'étend à travers l'Afrique, est au bord de la catastrophe. En effet, les populations y sont particulièrement vulnérables face au changement climatique. Aucun continent au monde ne souffrira autant des conséquences du changement climatique que l'Afrique. Huit des dix pays les plus vulnérables se trouvent au sud du Sahara. Les saisons des pluies sont absentes et de graves sécheresses sévissent. Actuellement, 12 millions de personnes souffrent de la faim au Sahel.



Nous devons parler au cœur des gens, faire fleurir leur esprit pour qu'ils aient eux-mêmes envie de planter quelque chose

Haïdar El Ali

Ancien directeur de la Grande Muraille verte



Les prévisions montrent que les températures vont continuer à augmenter – entre 2,5 et 4,3 degrés d'ici à 2080 – et que les phénomènes météorologiques extrêmes, tels que les tempêtes, vont se multiplier. L'une des mesures pour lutter contre la sécheresse et la perte de précieuses terres est de planter des arbres. C'est pourquoi Haïdar El Ali est un homme important. Car il s'y connaît en arbres.

Haïdar El Ali peut mobiliser les foules. Il est Greta Thunberg dans un corps de 71 ans, a lutté contre la déforestation, a créé des zones protégées en mer et a fondé un parti vert. Il a été ministre de l'En-

vironnement et ministre de la Pêche, mais jamais longtemps : il est trop peu diplomate pour la politique. Un jour, il a été condamné à trois mois avec sursis pour avoir traité un responsable forestier de « contrebandier ».

Selon Haïdar El Ali, il n'est devenu ministre que parce que le président voulait profiter de sa popularité. Celui-ci lui a ensuite confié un poste encore plus médiatisé : jusqu'en mars 2022, il était directeur de la Grande Muraille verte, le plus grand projet environnemental d'Afrique. Avec la Grande Muraille verte, l'Afrique poursuit un objectif gigantesque : créer un ruban végétal à travers tout le continent, de l'ouest à l'est, à travers onze pays. Elle devrait être achevée d'ici à 2030 et 100 millions d'hectares de terres devraient être reboisés ou rendus fertiles.

Il s'agit d'un mégaprojet qui sonne si bien qu'il laisse perplexe : peut-il réussir ?

« De grands mots, mais rien derrière »

L'idée initiale de ce projet visionnaire était de construire une muraille d'arbres, une sorte de forêt protectrice qui stopperait l'expansion du désert. C'est une vieille idée qui circule depuis une centaine d'années. Elle s'est concrétisée dans les années 1970 et 1980, lorsque de graves sécheresses ont provoqué des famines au Sahel et dans la Corne de l'Afrique. Quelques projets ont vu le jour à l'époque, le plus réussi étant le mouvement Green Belt de la Kenyan Wangari Maathai : elle a fait planter plusieurs millions d'arbres au Kenya, améliorant ainsi l'écosystème local et la vie de nombreuses personnes.

Un autre élan vert a suivi dans les années 2000. L'Afrique subsaharienne souffre non seulement de la sécheresse, mais aussi des conflits autour de l'eau, des pâturages et des terres cultivables entre groupes sédentaires et nomades qui en ont résulté, et des groupes terroristes islamistes qui en profitent. En 2007, les chefs d'Etat des pays du Sahel se sont donc associés pour agir ensemble. La Grande Muraille verte est née. La particularité de cet accord : pour une fois, ce n'était pas l'Occident qui imposait un projet aux pays africains, mais la solution venait de l'Union africaine elle-même. La communauté internationale a célébré cette nouvelle porteuse d'espoir et a envoyé de l'argent dans le Sud global.

Au fil des années, l'objectif de la Grande Muraille verte a changé : les scientifiques se sont aperçus que la thèse de l'expansion du Sahara était fautive. A certains endroits, le désert s'étend, à d'autres, il reverdit. Ce n'est pas le désert, mais la déforestation, la surexploitation des sols, la croissance des troupeaux de bétail, les feux de brousse et, surtout, le



changement climatique qui désertifie les sols.

L'idée de la Grande Muraille verte comme barrière forestière contre la désertification a été abandonnée. Désormais, l'objectif est de créer une mosaïque de jardins, de forêts et de prairies fertiles. Cette mosaïque verte devrait protéger les 232 millions de personnes qui habitent la ceinture du Sahel des effets dévastateurs du changement climatique, créer 10 millions d'emplois et économiser 250 millions de tonnes de CO₂. La secrétaire générale adjointe de l'ONU, Amina Mohammed, parle d'une « nouvelle merveille du monde ».

« De grands mots, mais rien derrière », murmure Haïdar El Ali. Nous sommes arrivés dans une clairière : c'est là que se trouve sa pépinière : c'est là que se trouve sa maison, dont le toit est rempli de panneaux solaires. Il entre dans le salon, s'assied à une table en bois, pousse les fournitures scolaires de ses enfants et mange un morceau de

pastèque. Il pose soigneusement les graines sur le bord de son assiette pour les planter plus tard dans son jardin.

« Pourquoi la Grande Muraille verte n'est-elle pas une merveille du monde ? » Haïdar El Ali répond par une anecdote. Il avait entendu dire qu'il y avait des manifestations dans le district de Louga, au Sénégal. Il a été accueilli par plusieurs centaines de femmes qui scandaient : « Donnez-nous notre salaire ! » Il aurait abordé une femme âgée, qu'il supposait être la meneuse, et lui aurait demandé depuis combien de temps elle travaillait pour la Grande Muraille verte. « Dix ans », répondit-elle, non sans fierté. « Et vous ? », demanda Haïdar à la femme à côté d'elle. « Six ans », s'exclama-t-elle. « Et vous ? » « Onze mois », répondit la femme derrière. « Alors », dit Haïdar, « montrez-moi ici un arbre qui a dix ans. » « Il n'y en a pas », dirent les femmes. « Un arbre de six ans ? » « Il n'y en a pas non plus. » « Elles n'ont même pas pu me montrer un arbre de onze mois », se souvient Haï-

dar. Les femmes avaient planté des arbres, mais ne s'en sont pas occupés par la suite, et ils ont donc tous dépéri.

« Ces arbres apportent un bénéfice direct aux gens »

En fait, la Grande Muraille verte n'est même pas un petit mur à ce jour. Il n'en reste que quelques fragments. Seuls 4 % du projet ont été déjà atteints. Il y a essentiellement deux raisons à cela. La première est la mauvaise gestion. De nombreuses organisations, petites et grandes, réalisent des projets, mais ne se concertent pas. Il n'y a pas de stratégie uniforme, pas de contrôles, et il y a beaucoup de corruption. Deuxièmement, le manque de fonds internationaux : 4 milliards de dollars (3,76 milliards d'euros) ont été promis en 2015 lors du sommet sur le climat à Paris, mais moins d'un quart est effectivement arrivé en Afrique, soit 870 millions de dollars (818 millions d'euros) au total.

Malgré la désillusion, il existe de grandes différences régionales dans